

De même, l'immense retard économique initial de la Chine exclut d'emblée toute stratégie fondée sur la course économique avec les pays capitalistes développés. Le seul moyen dont elle dispose pour desserrer l'étau impérialiste consiste à favoriser tout ce qui peut l'affaiblir, et briser par là l'isolement de la Chine.

La direction chinoise n'a donc aucun intérêt au maintien du statu-quo, contrairement à la direction soviétique qui ne peut subsister que grâce à lui.

Pendant, si la sauvegarde de l'Etat ouvrier chinois induit souvent des attitudes révolutionnaires de son gouvernement, c'est la nature du Parti Communiste Chinois et de sa direction qui oriente en dernière instance, la portée de tels actes.

Ainsi le soutien aux luttes anti-impérialistes ou anti-capitalistes se double de cautions délivrées à des gouvernements ouvertement réactionnaires — comme au Pakistan (au moment même d'une insurrection populaire dans ce pays) — ou à des directions nationalistes petites-bourgeoises ou bureaucratiques-militaires, comme en font foi les diplômés d'« anti-impérialisme » décernés par Pékin aux gouvernements égyptien et algérien. Dans un domaine analogue, la théorie du « bloc des quatre classes » et de l'« alliance nationale » sert à justifier l'appui incondicional que les dirigeants chinois apportent aux tergiversations meurtrières de la direction du Fath palestinien.

Sur le plan intérieur, l'abolition du capitalisme en Chine n'a pas donné naissance à une démocratie prolétarienne authentique. Malgré trois années d'agitation politique et sociale, la « Révolution culturelle » déclenchée par l'aile de la direction regroupée derrière Mao Tsé Toung n'aura servi qu'au renforcement de l'Etat et à la reconstruction du Parti sous une nouvelle direction, sans que des organes autonomes des masses n'aient vu le jour pour exercer eux-mêmes le pouvoir prolétarien, toujours monopolisé par les couches supérieures du PC chinois.

Mais l'Etat ouvrier chinois, bureaucratiquement déformé, en s'opposant le premier — en raison de ses propres intérêts — à la capitulation permanente de la bureaucratie soviétique devant l'impérialisme, a introduit une rupture profonde dans ce qui était le bloc stalinien. Il a ouvert la voie à des critiques indépendantes à la fois de Pékin et de Moscou, dans les PC coréen, vietnamien et cubain.

Le conflit sino-soviétique a officialisé la désintégration de l'hégémonie du Kremlin sur le mouvement révolutionnaire international.

Il a révélé une nouvelle fois le caractère contre-révolutionnaire de la direction soviétique, et en même temps les limites vite atteintes de la direction chinoise.

Au total il aura permis aux forces révolutionnaires de se forger en dépassant par leur propre clarification politique les positions qui y étaient impliquées.

3) Si le conflit sino-soviétique a entériné de manière éclatante la fin d'une suprématie politique jusqu'alors incontestée par tous les partis staliniens des deux hémisphères, s'il a marqué définitivement l'incapacité des aspirations bureaucratiques à présenter des oripeaux réformistes comme la continuité marxiste-léniniste qu'elles prétendent encore représenter, celui-ci n'est pourtant que l'aspect le plus visible d'une décomposition bien entérinée et plus profonde.

Les coups les plus meurtriers à la dictature bureaucratique ne lui sont assénés ni par les bureaucrates « libéraux » désireux de jouir de plus d'espace électoral dans leurs tractations avec une partie de la bourgeoisie, ni par les défenseurs tout aussi bureaucratiques des intérêts d'un Etat dont le pouvoir réel réside toujours dans des mains sûres et nouvellement choisies.

Les véritables offensives envers le système stalinien, celles qui y ont imprimé des fissures incolmtables, sont le fait des travailleurs et des intellectuels qui subissent le système réputé inébranlable.

Au moment où Krouchtchev, bientôt remercié par ses acolytes de la veille, décrétait l'entrée de la société soviétique dans « la phase du communisme », les travailleurs de Budapest lui rappelaient bruyamment qu'ils ne pouvait exister de « communisme » avec une caste bureaucratique et privilégiée, des queues interminables devant les magasins d'approvisionnement populaires, une absence totale de liberté culturelle et politique pour le prolétariat et ses partisans.

Aux aspirations des masses la bureaucratie répondait avec les arguments de la mitraille, contre la démocratie prolétarienne renaissante en Hongrie.

Mais la logique post-stalinienne connaît aussi ses subtilités. Elle sait que les petites manœuvres politiques peuvent parfois — provisoirement — lui éviter les grandes manœuvres d'une armée d'intervention. Contraint et forcé, le Kremlin accepta un Gomulka en Pologne, avant de fusiller un Imre Nagy en Hongrie.

Il toléra que d'anciens prisonniers de ses geôles se hissent au rang d'interlocuteur, parce qu'ils étaient sa dernière cartouche avant les balles.

Mais la composition politique comme la répression armée font partie d'un même plan : maintenir coûte que coûte les travailleurs d'URSS et des démocraties populaires dans l'apathie politique et le silence, que ce soit par la police politique ou des dirigeants pseudo-libéraux, ou plutôt par les deux en même temps.

Mais ces recettes s'épuisent avec la montée des revendications ouvrières et intellectuelles. Gomulka a pu faire quelque temps illusion en tirant prestige de son passé ; la répression a pu réduire au silence les travailleurs de Budapest, pourtant Gomulka vient d'être délogé par le soulèvement ouvrier de Gdansk—Szczecin, et le régime de Kadar peut difficilement se targuer d'être très populaire parmi les travailleurs hongrois.

Pour ses propres besoins la bureaucratie doit procéder à quelques réformes : l'élévation, malgré tout, du niveau de vie des masses et de la production dans son ensemble, rendent désuet un appareil de répression hypertrophié. Les nécessités de la gestion prennent un peu le pas sur celles de la police, portant ainsi au devant de la scène des couches de bureaucrates plus représentatifs de soucis technocratiques et d'efficacité industrielle que de justification idéologique d'un régime de pénurie et de contrainte. Pour se perpétuer la bureaucratie tente de se réformer elle-même en puisant dans son personnel des porte-parole plus aptes à maîtriser la situation.

Elle se donne ses Krouchtchev et ses Liberman et Trapeznikov, ses Gomulka, ses Dubcek et Ota Sik, ses Gierak.

Mais l'essentiel consiste pour elle à procéder sans que la classe ouvrière ne fasse entendre sa voix, en se faisant passer pour le meilleur défenseur de ses intérêts.

Précisément la décomposition réelle du système stalinien commence au moment où la classe ouvrière, par ses propres canaux, émerge de l'inactivité pour poser ses propres problèmes économiques et politiques.

De la Pologne de 56 à celle de 71, il y a le chemin qui marque la fin des illusions et de la confiance que les travailleurs pouvaient mettre dans une réforme du régime par en haut, par une permutation du personnel politique en place.

Des illusions qui portèrent Gomulka au pouvoir, de la confiance provisoire accordée à Dubcek et à son équipe jusqu'à la méfiance, organisée dans les comités ouvriers de Gdansk, il y a le processus d'une longue maturation politique qui s'est nourrie des leçons d'échecs successifs, sanglants ou politiques.

La bureaucratie, sous la contrainte de l'action ouvrière, est capable de concessions parfois importantes. Dans tous les cas, elle cherchera à reprendre ce qu'elle a dû concéder, dès que la classe ouvrière aura relâché sa vigoureuse pression.

La Taupé de la révolution politique creuse ses galeries là-bas aussi : une partie encore restreinte des travailleurs — leur avant-garde — comprend aujourd'hui que la pression ne suffit pas, que contraindre la bureaucratie à abroger les augmentations de prix et à reconnaître la représentativité du Comité de Grève ne suffit pas, si demain les travailleurs doivent rentrer dans les rangs au son des hymnes de l'« effort national » et des « sacrifices pour la production » que lui entonnent aussi bien les popes de rite stalinien que les évêques de rite catholique.

L'extension géographique des batailles anti-bureaucratiques, leur mûrissement politique dans la jeunesse, l'intelligentsia, et la classe ouvrière, l'accélération du rythme de leur explosion sont le plus sûr diagnostic de la gangrène incurable du despotisme stalinien. Mais le pronostic de la victoire est lié, là comme ailleurs, à l'action consciente d'une nouvelle avant-garde communiste, qui fermente dans les débats de la jeunesse et les expériences des travailleurs.

Après les années d'obscurantisme où le catéchisme stalinien inculqué de la maternelle à la maison de retraite n'a pas peu contribué à ternir l'image même du socialisme, l'issue dépend des capacités de cette nouvelle avant-garde à lutter contre